

DISCOURS  
DE  
**M. MICHEL BRÉAL**

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES  
ET DE  
LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

---

MESSIEURS,

Dix ans se sont écoulés depuis que nous parvenait la nouvelle désolante de la mort d'Abel Bergaigne. Vous vous rappelez quel fut le deuil général de voir disparaître, par une catastrophe si imprévue, cette nature exquise. Outre la perte de l'ami nous avons le chagrin de voir se creuser un tel vide dans la science. Bergaigne était enlevé au moment où il se sentait en pleine production, en plein travail de découverte. C'était le mineur frappé dans la mine à l'heure où il va apporter au jour les trésors qu'il a dégagés de la terre.

Le sentiment de ce coup cruel est resté vivant. Aussi, quand il a été parlé d'un monument perpétuant sa mé-

moire, les sympathies se sont déclarées de toutes parts, en peu de temps la souscription était couverte.

Aujourd'hui, après dix ans, nous pouvons envisager d'un œil plus ferme cette carrière si brusquement interrompue. Bergaigne avait assez fait pour que son nom reste à jamais marqué dans l'histoire de la science. On ne pourra jamais s'occuper des Védas, ni, en général, d'études religieuses, sans parler de la révolution que ses livres ont produite dans cet ordre de recherches. D'autres ont pu continuer dans le sillon qu'il avait ouvert, mais le mérite de l'initiative lui appartient. La caractéristique de l'esprit de Bergaigne était l'originalité : il ne pensait pas d'après la pensée d'autrui, il voyait autrement et plus loin. De là le prix de tout ce qu'il laisse : que ce soit un manuel pour les apprentis sanscritistes, que ce soit un mémoire sur la construction de la phrase dans les langues indo-européennes, il met partout le cachet de son esprit profond et investigateur.

C'est cet esprit qui l'avait attiré vers les études scientifiques. Ainsi qu'on l'a rappelé, il n'y était point destiné par sa famille. Il avait déjà commencé à remplir des fonctions d'une tout autre nature, quand il les quitta pour obéir à la vocation qu'il sentait en lui.

Permettez-moi, puisque j'en trouve l'occasion, de combler ici un vide dans ses biographies, et de réparer un oubli que notre secrétaire perpétuel, M. Wallon, dans sa notice si touchante, a involontairement commis. J'y tiens moins pour moi que pour les études dont je suis ici plus spécialement le représentant.

Bergaigne, la tête remplie de projets, était venu à Paris

et avait commencé par se préparer d'abord au baccalauréat, puis à la licence ès lettres. Il suivait les conférences qu'on donnait au collège Sainte-Barbe en vue de la licence : un ancien fonctionnaire de l'Université, M. Eichhoff, vint y faire un certain nombre de leçons sur la parenté des langues, sur les origines communes de l'Inde et de la Grèce. L'esprit plein d'images poétiques, séduit par l'idée de découvrir les premières conceptions de la race, d'assister peut-être à l'éveil de la raison dans l'humanité, Bergaigne écouta avidement ces leçons. Puis il entendit parler du cours de grammaire comparée récemment ouvert au Collège de France. Dès la première année du cours, il en devint un élève assidu et il le resta pendant une série d'années. C'est ainsi que la linguistique le conduisit au sanscrit. Vous pardonnerez à la linguistique de ne pas laisser tomber dans l'oubli un des meilleurs titres qu'elle puisse revendiquer.

Après ces premiers temps, Bergaigne se tourna de plus en plus vers la langue et les antiquités de l'Inde. Mais il n'oublia jamais par quelle route il y était arrivé. La Société de linguistique de Paris, qui l'élut président en 1879, le compte parmi ses fondateurs. Elle a reçu de lui, pour le Recueil de ses mémoires, quelques-uns de ses meilleurs travaux. Elle m'a chargé d'exprimer en ce jour le souvenir reconnaissant qu'elle lui garde.

Un autre corps auquel Bergaigne a appartenu dès l'origine, et qui m'a également confié l'honneur de le représenter, c'est l'École des Hautes Études. Si cette école a pris rapidement, en France et à l'étranger, le rang considérable qu'elle occupe dans l'opinion, elle en doit sans

doute une bonne partie au petit groupe de travailleurs qui composa son premier fonds. Je me fais un pieux devoir de prononcer ici, à côté du nom de Bergaigne, celui de deux de ses compagnons d'études, morts comme lui, et qui furent les confidents de ses pensées, les émules de sa jeune renommée : Stanislas Guyard et James Darmesteter. Parmi les plus dévoués Bergaigne était au premier rang. Élève la veille, il prenait place à côté de son maître, M. Hauvette-Besnault, et, à son exemple, il se donnait tout entier à l'école nouvelle. Grâce à eux, le sanscrit, qui depuis la mort d'Eugène Burnouf avait subi un long délaissement, retrouvait des élèves. Bergaigne était un admirable professeur, qui savait communiquer à la jeunesse — non pas seulement la science, ce n'est pas assez, — mais l'amour de la science. C'était un beau temps, ce commencement de l'École des Hautes Études ! Tout le monde était rempli d'une même ardeur. Les moyens matériels d'exécution étaient modiques : mais le zèle était grand, la conviction profonde. Aujourd'hui que les moyens d'instruction abondent, souhaitons qu'on ne laisse pas s'éteindre ce qu'on appelait autrefois le feu sacré !

Au nom des élèves de Bergaigne à l'École des Hautes Études, élèves qui enseignent aujourd'hui dans les diverses Universités de l'Europe, je rends hommage à ce maître si fin et si aimant.

Pour avoir l'explication dernière de Bergaigne, il faut chercher dans le plus intime de sa nature. Il avait l'âme élevée, il avait une conception idéaliste du monde et de la vie. Je me souviens que lors d'une de ses dernières lectures à l'Institut, comme il exposait une de ses découvertes sur

une matière pourtant bien aride (le principe d'après lequel étaient disposés les hymnes du Rig-Véda), j'étais assis en face de lui et j'observais son visage, qui était comme éclairé d'une flamme intérieure : les yeux tournés en haut, il souriait. On sentait qu'il était heureux d'avoir pu faire un pas de plus vers la vérité.

Le temps, qui adoucit les chagrins les plus amers, a aujourd'hui fait son œuvre. Heureusement la résurrection des études sanscrites était assez avancée pour n'être pas arrêtée par le coup terrible qui lui était porté. Des élèves de Bergaigne, ceux qu'il aurait désignés lui-même, continuent son enseignement. D'autres travaux ont succédé aux études védiques, d'autres disciples sont venus, l'horizon s'est élargi, grâce aux progrès de la science, grâce aux voyages lointains, devenus plus faciles. De nouvelles espérances nous sont venues. Mais si tout ce que nous désirons et nous rêvons se réalise, une grande part, une part capitale devra en être reportée à Bergaigne... Les habitants de la commune où il est né, où il a passé ses premières années, ont donc raison d'honorer le nom de leur compatriote. Ils pourront montrer avec fierté le monument que la piété de tant d'hommes convaincus et studieux leur a confié.

---

